

# Pour une approche plurielle du rapport au travail

Analyse des parcours juvéniles

Synthèse du rapport d'étude

JULIE COURONNÉ

■ Chargée d'études et de recherche INJEP



Les jeunes âgés aujourd'hui de 18 à 30 ans sont nés dans les années 1990, voire au début des années 2000. Cela signifie qu'ils ont vécu les effets de la massification scolaire, amorcée à partir des années 1960, qui a eu pour effet de normaliser l'obtention du baccalauréat et de diplômes plus élevés en lien avec un allongement fréquent de la scolarité. Aujourd'hui, 80 % d'une génération est titulaire du baccalauréat. Cette généralisation a permis notamment aux jeunes des classes populaires d'accéder massivement à une carrière scolaire et à des espoirs d'ascension sociale, mais elle a aussi entretenu une « illusion promotionnelle » (Beaud, Mauger, 2017, p. 12), notamment parmi celles et ceux, qui scolarisés en lycée professionnel, se retrouvent très souvent à exercer des emplois précaires. De plus, le marché de l'emploi s'est dégradé et précarisé, les jeunes ont donc évolué dans une société de « plein chômage » pour reprendre l'expression de Margaret Maruani (2001). Qu'ils soient précaires ou diplômés, les jeunes ont intériorisé l'incertitude comme norme sociale (Paugam, 2007). Dans ce contexte, il est intéressant de poser la question du rapport qu'ils entretiennent au travail. **L'objectif de ce rapport collectif consiste donc à analyser les effets de l'intériorisation de l'incertitude sur les parcours juvéniles et sur les rapports au travail entretenus par les différentes franges qui constituent la jeunesse contemporaine.**

## Des rapports au travail pour des jeunes

Au cours de cette recherche collective, nous avons appréhendé le rapport au travail comme un objet observable selon différentes échelles d'analyse et à partir de différentes méthodologies d'enquête. Nous nous sommes intéressés à la manière dont se déclinent les rapports au travail des jeunes en les reliant à différentes variables socioéconomiques : le genre, l'origine sociale, le parcours scolaire, en étant sensibles à ce qui se joue au moment de la socialisation primaire, c'est-à-dire au sein de la famille pendant l'enfance. Mais nous avons également appréhendé cet objet à partir d'autres dimensions, moins explorées comme les émotions et le rapport subjectif au travail, la transmission intergénérationnelle ainsi que l'articulation temporelle du travail avec d'autres activités.

Cette recherche s'inscrit dans le prolongement de la revue de littérature rédigée par Marc Lorient (2017) et constitue la démonstration empirique que le rapport au travail des jeunes doit être pensé au pluriel. L'enquête collective, impulsée par l'INJEP, a été menée en 2018 auprès de jeunes âgés de 18 à 30 ans afin d'appréhender leurs rapports au travail. Au total, 171 entretiens ont été mobilisés. Cette recherche aborde le rapport au travail des jeunes dans ses différentes pluralités.

- **une pluralité de situations sociales** : notre population d'enquête regroupe des étudiant-es, des jeunes au chômage ou en emploi, diplômés-es ou non, habitant en milieu rural ou urbain, en région ou à Paris.
- **une pluralité d'origines sociales** : un regard est porté plus particulièrement sur les jeunes issus des classes populaires (chapitre 3). De plus, les étudiant-es des classes moyennes et supérieures constituent une sous-population d'enquête analysée au chapitre 6.
- **une pluralité de méthodes d'enquête** : nous avons la volonté d'analyser le rapport au travail selon un « jeu d'échelle » qui mêle des enquêtes qualitatives et une analyse statistique (chapitre 1).

Ce rapport se décompose ainsi en six chapitres. **Dans le premier chapitre, Julie Bene**, à partir de l'exploitation de l'enquête Génération 2013, montre que l'intériorisation de l'incertitude concerne aussi

bien les jeunes insérés dans l'emploi durable que celles et ceux en contrat à durée déterminée et en intérim. Si cette intériorisation est généralisée, des différences de posture à l'égard d'autres dimensions du travail persistent : une entrée dans la vie active difficile va de pair avec un attachement moindre à l'intérêt même du travail effectué. Puis, **María Eugenia Longo et Marjolaine Noël (chapitre 2)** analysent la manière dont les membres de la famille d'origine des jeunes influencent ou ont influencé la construction de leurs rapports au travail et à l'emploi. En se détachant d'une posture dichotomique, qui affirme soit l'opposition, soit la reproduction des rapports entre les générations, les deux autrices décrivent les différentes modalités à travers lesquelles s'opère une construction intergénérationnelle des rapports des jeunes au travail. Quant à **Agathe Dirani**, elle propose – **dans le chapitre 3** – d'interroger l'effet combiné de l'origine sociale, du parcours scolaire et d'autres espaces de socialisation sur la construction du rapport au travail d'étudiant-es issus-es de milieux populaires. Selon elle, la place de la dimension expressive du rapport au travail – « qui recouvre les possibilités d'exprimer une certaine singularité et réalisation de soi » – tient beaucoup au statut d'étudiant du supérieur et distingue les jeunes rencontrés d'autres jeunes issus de milieux populaires. Néanmoins, la promotion sociale espérée et les attentes à son égard dépendent de la socialisation en cours d'études et de l'évolution des conditions socio-économiques des étudiant-es rencontrés-es. **Au cours du chapitre 4, Loïc Szerdahelyi et Christine Guégnard** étudient l'influence du genre sur le rapport des jeunes au travail. Les deux auteur-trices mettent en lumière des représentations du monde professionnel qui distinguent ou rapprochent les jeunes femmes des jeunes hommes. Derrière une apparente homogénéité des discours se glissent des socialisations différenciées selon le sexe ainsi que des projections genrées sur l'avenir, qui modulent et (dés)accordent leurs rapports au travail. **Le chapitre 5 consiste ensuite, pour David Mélo et Sandra Gaviria**, à comprendre le rapport et les émotions des jeunes au travail, et notamment ceux et celles d'un niveau de formation supérieur au bac. Leur rapport au travail se construit au fur et à mesure des expériences, à travers le prisme des souvenirs familiaux relatifs au rapport au travail des parents ou des grands-parents, selon la situation personnelle du jeune ou encore selon son diplôme et sa position sur le marché du travail. Les auteur-trices identifient ainsi quatre types de rapport au travail, montrant que les jeunes tentent de ne pas se laisser circonvenir par des situations de souffrance au travail. Enfin, **dans le dernier chapitre (6), Camille Dupuy, Julie Couronné, François Sarfati et Jules Simha** proposent de traiter de la question du rapport au travail des jeunes en se centrant sur les étudiant-es et leur emploi du temps. Si le travail salarié et les études ont souvent été analysés comme concurrents, l'ambition de ce chapitre est de penser conjointement l'ensemble des activités des étudiants : leurs études, leur travail mais aussi leurs activités extra-universitaires (sportives, associatives, culturelles, religieuses, etc.). Les auteurs et autrices rendent compte de l'articulation de ces différentes activités en analysant le rapport au travail des étudiant-es à partir de leur emploi du temps.

## Deux principaux enseignements à tirer

En conclusion, Dominique Glaymann présente une analyse transversale des contributions qui composent ce rapport. Il retient deux principaux enseignements à tirer de cette recherche collective<sup>1</sup>. Le premier renvoie à la nécessité de relativiser une approche générationnelle du rapport au travail. Le second, quant à lui, incite à penser le rapport au travail des jeunes au pluriel, en analysant la manière dont il varie selon les origines sociales, le niveau de diplôme, le genre, et la façon dont il se construit au cours de multiples rapports sociaux.

### ▪ **Relativiser l'approche générationnelle**

En effet, de plus en plus, les médias se font l'écho de la littérature managériale qui présente les jeunes d'aujourd'hui comme des « Yers », « génération Y » ou « génération Z ». Cette littérature (Dagnaud, 2013) présente les jeunes (tous les jeunes !) comme des « *digital native* » parce que nés au moment où se généralise l'accès à un internet, à l'ordinateur et au téléphone portable. L'hypothèse posée par ces travaux est que la maîtrise des nouveaux outils de communication aurait considérablement modifié le rapport au travail et à l'emploi de ces générations. Celles-ci seraient moins attachées à l'entreprise, « zapperaient » les employeurs, questionneraient davantage que les générations précédentes leur rapport au travail et à l'emploi. L'analyse présentée dans ce rapport s'inscrit dans la prolongation d'une série de travaux de recherche s'appliquant à relativiser cette approche qui homogénéise la jeunesse dans le rapport au travail que celle-ci entretient *via* la maîtrise des nouvelles technologies, ignorant ainsi les « grandes » variables sociodémographiques telles que le diplôme, l'emploi occupé, le genre ou l'origine sociale (Sarfati, 2015 ; Couronné, 2016 ; Loriol, 2017 ; Gaviria et Mélo, 2018 ; Bérout *et al.*, 2019). Les différentes contributions montrent que les nouvelles générations, comme les anciennes, accordent une place importante au travail, aux activités qu'elles exercent et les conditions dans lesquelles elles sont réalisées, à l'ambiance et aux relations entre collègues, au statut et à l'emploi ainsi qu'aux relations hiérarchiques. Malgré la précarisation et la dégradation du marché de l'emploi, la plupart des jeunes rencontrés au cours de cette enquête mettent en tension la dimension matérielle et instrumentale – qui se réfère au travail « comme source de revenus et de richesses extérieures et quantifiables » (Nicole-Drancourt, Roulleau-Berger, 2001, p.154) – et la dimension expressive du travail – qui renvoie à l'accès à la réalisation de soi et à l'émancipation. Les jeunes sont également nombreux à insister sur l'importance de tenir l'équilibre entre la vie professionnelle et la vie personnelle. Soucieux de mener des activités « à côté », ils se pensent au pluriel tout en restant très attachés au travail et au statut social qu'il procure.

### ▪ **Penser au pluriel le rapport au travail des jeunes**

Le deuxième enseignement de cette recherche collective confirme que le rapport au travail est d'abord et avant tout déterminé par les origines sociales, le niveau de diplôme et le genre des individus. En effet le rapport au travail varie selon que l'on est issu des classes populaires les plus précaires ou des classes supérieures, que l'on est un homme ou une femme, sans diplôme ou titulaire d'un bac + 5. La durée des études et le niveau de diplôme à la sortie du système scolaire conditionnent très largement les parcours d'insertion professionnelle et la qualité de l'emploi occupé (nature et durée

---

<sup>1</sup> Ce deuxième point est rédigé à partir de la conclusion générale écrite par Dominique Glaymann qui expose une analyse transversale des différentes contributions qui composent ce rapport.

des contrats, avantages sociaux, rémunérations). De la même manière, l'importance de la conciliation des vies professionnelle et familiale, sur le partage des temps et sur les questions salariales, se décline de différentes manières selon qu'on est femme ou homme, les femmes étant davantage préoccupées que les hommes à articuler les deux. Plusieurs des contributions montrent également à quel point le rapport au travail des jeunes est un héritage familial, se construisant dans des liens intergénérationnels. Ces dernières insistent sur les effets de la socialisation par la famille qui conditionnent le rapport à l'école et aux études des jeunes, leur maîtrise du temps ou encore le sens qu'ils donnent au travail.

Cette recherche se présente alors comme un plaidoyer pour penser la jeunesse et le rapport au travail au pluriel.

## BIBLIOGRAPHIE

- Beaud S., Mauger G. (dir.), 2017, *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Éditions Rue d'Ulm.
- Bérout S., Dupuy C., Kahmann M., Yon K., 2019, « Jeunes et engagements au travail. Une génération a-syndicale ? », *Agora débats/jeunesses*, n° 82, p. 7-25.
- Couronné J., 2017, « "Peu importe, du moment que je travaille." L'usine comme "goût de nécessité" », *La nouvelle revue du travail*, n° 10 (<https://journals.openedition.org/nrt/3137>).
- Dagnaud M., 2013, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Gaviria S., Mélo D. (coord.), 2018, Dossier thématique « Jeunes sans diplôme et rapport au travail. Les apports des recherches internationales », *Agora débats/jeunesses*, n° 79.
- Loriol M., 2017, *Le(s) rapport(s) des jeunes au travail. Revue de littérature (2006-2016), Rapport d'étude*, INJEP (<http://injep.fr/publication/les-rapports-des-jeunes-au-travail/>).
- Maruani M., 2001, « L'emploi dans une société de plein chômage », in Pouchet A. (dir.), *Sociologie du travail : 40 ans après*, Elsevier, Paris.
- Nicole-Drancourt C., Roulleau-Berger L., 2001, *Les jeunes et le travail*, Paris, Presses universitaires de France.
- Paugam S., [2000] 2007, *Le salarié de la précarité : les nouvelles formes de l'intégration*, Paris, Presses universitaires de France.
- Sarfati F., 2015, « Emplois d'avenir : regards croisés d'acteurs. Enquête auprès de jeunes, des professionnels des missions locales et de leurs partenaires », *Cahiers de l'action*, n° 45, p. 9-16 ([www.cairn.info/revue-cahiers-de-l-action-2015-2-page-9.htm](http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-l-action-2015-2-page-9.htm)).